

UN SERMON ANGLICAN.

LETRE ECRITE DE LONDRES AU REDACTEUR DE L'UNION CATHOLIQUE

Vous avez souvent entretenu vos lecteurs du mouvement qui s'opère au sein de l'Anglicanisme, et qui entraîne la Grande-Bretagne vers le centre de la vérité et de la vie religieuses. Ce mouvement, que des observateurs attentifs avaient aperçu dès le commencement de ce siècle, s'est tellement précipité depuis quelques années, qu'il frappe aujourd'hui les moins clairvoyants; on peut lui résister encore, ou ne peut plus le nier. Son action s'exerce simultanément de deux manières différentes: directement, par des conversions individuelles, mais chaque jour plus nombreuses; indirectement, par les progrès d'une doctrine théologique, qui, sans s'être encore affranchie de tous les liens de l'erreur, semble avoir reçu la mission providentielle de dissiper les préjugés, de transformer l'opinion publique et de préparer l'Angleterre à recevoir en masse le bienfait de la vraie foi. L'Eglise établie, ainsi isolée entre ses fidèles qui l'abandonnent et ses théologiens qui la condamnent, jette un cri d'alarme, et ses frayeurs viennent attester qu'il n'y a aucune exagération dans nos espérances. Elle se défend si mal, que les Catholiques répandent eux-mêmes ses manifestes, comme d'excellentes pièces à l'appui de leur cause. C'est ce qui est arrivé au printemps dernier d'un mandement de l'évêque d'Oxford, qui contenait des aveux écrasants pour le Protestantisme, et tout récemment d'un sermon publié par un chapelain de la reine. Ce sermon, qui a eu ici beaucoup de retentissement, est, à ce que je crois, tout-à-fait ignoré sur le continent, et je pense, monsieur le rédacteur, qu'il sera intéressant pour vos lecteurs d'en connaître l'esprit et les fragments les plus remarquables; car il expose parfaitement l'état de la question.

M. Walter Farguhar Hook, vicaire de Leeds, prébendaire de Lincoln, chapelain ordinaire de Sa Majesté, a soin de nous avertir qu'il a débité en substance le même discours en deux occasions solennelles, devant un grand nombre de membres du clergé, et que c'est à leur sollicitation qu'il l'a publié sous forme de brochure. Nous devons donc, pour cette précieuse publication, autant de remerciemens à l'auditoire qu'à l'orateur. Le sujet du sermon est le *danger de l'idolâtrie (peril of idolatry)*; l'épigraphie est ce verset de saint Jean: "Petits enfans, gardez-vous des idoles." On n'en saurait douter, d'après ces seules paroles, c'est contre nous, pauvres payens de l'Eglise de Rome, que le prédicateur apprête son éloquence; il vient combattre ces ténèbres de l'idolâtrie qui menacent de s'épaissir sur la Grande-Bretagne.

Ce seul mot, *danger de l'idolâtrie*, en dit déjà beaucoup; il constate quelles sont les craintes de l'Eglise établie, craintes qui sont d'ailleurs bientôt exprimées fort nettement par son docte dignitaire. "Que le Romanisme gagne du terrain en Angleterre, dit-il après un court exorde, c'est ce dont se vantent les Romanistes eux-mêmes, et en même temps ce dont s'affligent les Protestants; et quand les deux partis opposés s'accordent, l'un à alléguer et l'autre à admettre le même fait, il serait hasardeux de soutenir le contraire; et il est impossible de nier qu'ils y a des raisons nombreuses et évidentes de croire que le Romanisme est en progrès maintenant et pour peu de temps." Laissons à l'orateur la consolation personnelle d'espérer que ce n'est qu'un mouvement transitoire et de peu de durée, et prenons acte de ce qu'il reconnaît ce mouvement même de la manière la plus formelle, comme un fait qu'il est impossible de nier. Nous verrons d'ailleurs si les raisons qu'il en donne sont de leur nature passagères. Quelles sont, en effet, ces raisons nombreuses et évidentes des progrès du Romanisme? L'orateur les recherche: il en découvre d'excellentes, et il les signale avec une franchise qui va jusqu'à la naïveté. C'est d'abord que, depuis le bill de réformation, les Catholiques peuvent plus facilement se faire entendre, et ont obtenu le droit de parler; c'est ensuite que l'opinion dominante étant que chaque homme doit consulter son jugement privé pour le choix d'une religion, on ne peut plus donner tort, *a priori*, au Catholicisme, ce qui était vraiment fort commode: en sorte qu'on prend la peine de l'examiner, lorsqu'on cherche la vérité. Tout cela est textuel. Ainsi, le principe même du libre examen tourne à l'avantage du Catholicisme dès l'instant que celui-ci n'est plus réduit au silence, et qu'on ne le condamne plus *a priori*. Etonnez-vous de ses succès, dit son rude antagoniste, il a obtenu le droit de parler, et on l'écoute!—Certes, le pavé de l'ours de la fable ne pesait pas autant que cet argument.

Mais ce n'est pas tout, et les Romanistes ont un plus grand avantage. Les relations fréquentes et amicales entre Catholiques et Protestans, et les voyages sur le continent ont familiarisé l'esprit anglais avec les particularités du

système romain. "On a découvert qu'il y a dans ce système beaucoup de choses bonnes en pratique, et on a trouvé, à l'examen, que beaucoup de cérémonies dont on s'était moqué sans charité, comme de mœmeries, sont des institutions remplies d'un sens profond. Ces relations avec les Romanistes ont aussi fait découvrir que beaucoup des anecdotes traditionnelles qui ont cours en Angleterre sur le Romanisme ne sont pas fondées en fait, étant de pures inventions de la malignité impie reçues par la malignité crédule, et si souvent répétées qu'elles ont pris l'apparence d'une incontestable vérité." Cette découverte a amené, suivant la pente naturelle de l'esprit humain, une réaction favorable au Catholicisme; toutes les allégations antipapistes des Protestans sont devenues suspectes aux âmes candides, et le Romaniste a pu dire ingénument: "Si sur un point vous être satisfaits de mes explications pourquoi ne pas écouter sur d'autres points mes explications, que probablement vous trouveriez non moins satisfaisantes?" Je ne comprends pas ce que le prédicateur trouve de satanique à cette question ingénue, ainsi posée par lui-même; c'est sans doute l'impossibilité de répondre qui détermine son irritation, car il juge à propos de s'interrompre en cet endroit de son sermon, pour s'écrier: "Dieu né permettra pas que sa cause soit défendue avec des armes prises dans l'arsenal de Satan!"

Enflammé de cette indignation soudaine, il se lance alors dans une violente satire contre le Protestantisme moderne, dont le relâchement favorise encore les progrès du Catholicisme. "Le monde protestant, dit-il, ne peut plus être considéré comme animé de l'esprit de sacrifice." Avez remarquable et d'une accablante vérité!—"Nous avons l'aigreur des Puritains sans leur austérité; leur suffisance sans la pureté de leurs mœurs; leur ostentation sans leur piété; leur phraséologie sans leur mépris pour les consolations mondaines. Sans entrer dans la question de savoir si l'ascétisme et l'austérité sont choses désirables en elles-mêmes, il y a, il y a toujours eu, il y aura toujours des esprits disposés à pratiquer ainsi la religion; et s'ils ne trouvent plus que l'ombre de l'ascétisme dans les sectes austères du Protestantisme, s'ils voient le principe même repoussé par le clergé anglican, tandis qu'ils en retrouvent la substance dans les sectes romaines, ils se pencheront naturellement vers Rome, et recevront avec joie ces livres et ces exercices de dévotion qui leur procurent des émotions de pieuse mélancolie." On pardonne aisément, en faveur de semblables déclarations, le non sens des sectes romaines; mais n'est-ce pas étrange de voir un ministre éminent de l'Eglise anglicane reconnaître en pleine chaire, avec l'approbation de son auditoire qui demande de la publicité pour cette amende honorable du Protestantisme, que Rome seule possède la substance de la piété et du sacrifice? Car, évidemment, il ne veut pas dire autre chose. Oui, il y aura toujours de ces âmes d'élite, affamées de vérité et d'amour, qui trouveront amer le pain du Protestantisme, et recevront avec joie cette manne céleste des consolations spirituelles que Dieu ne dispense qu'à son Eglise. Ces âmes ferventes étouffent dans l'atmosphère de la réforme; elles respirent à l'aise, avec d'ineffables jouissances, dans les champs sans bornes de la piété catholique. Le Protestantisme a des grands hommes, des citoyens honnêtes, vertueux même; notre Eglise seule a des saints, et, quand nous rappelons leur mémoire, nous n'avons pas, grâce à Dieu, comme ces enfans dégénérés des Puritains du seizième siècle, à les taxer d'ostentation et d'orgueil, en même temps, que nous rendons hommage à l'austérité de leurs mœurs. Ce n'est pas nous, non plus, qui ferons à notre Eglise la sanglante injure de dire qu'elle a laissé s'éteindre dans son sein l'esprit de sacrifice, car cet esprit est encore celui du Catholicisme: il embrasse tous les jours des âmes nouvelles, qui continuent la génération des saints. Pour nous, le ministre des autels n'est pas seulement, selon l'heureuse expression du comte de Maistre, "un honnête homme habillé de noir." C'est un prêtre, et le Protestantisme est impuissant à produire ce type sacerdotal, de même que cet autre type sublime et également inimitable, la sœur de charité! Soyons fiers de ce glorieux privilège et bénissons Dieu d'avoir forcé nos adversaires eux-mêmes à confesser, en rougissant, que l'esprit de sacrifice s'est éloigné d'eux, et qu'il anime exclusivement l'Eglise de Rome!

[A continuer.]

BULLETIN.

Le Parlement Provincial est prorogé au deux mai, sans convocation pour la dépêche des affaires. On pense que par-là on veut laisser au Gouverneur l'avantage de nouvelles élections.